

Et si les arrière-petits-enfants des nihilistes avaient déménagé depuis belle lurette, quittant la boutique de bondieuseries empoussiérées qui nous tient lieu de conception du monde? S'ils avaient abandonné les entrepôts à moitié vides

JULI ZEH

La fille sans qualités

roman traduit de l'allemand
par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus

où sont stockés les articles valables et valides, utiles et nécessaires, justes et justifiés pour retourner vivre à l'état sauvage, dans cette jungle où nous ne pouvons plus les voir, encore bien moins les atteindre?

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au début des années 2000, dans un lycée allemand de la dernière chance, le jeu pervers de deux élèves s'est terminé dans un bain de sang. L'avocate à la quelle on confie l'affaire est bouleversée, tant elle a du mal à juger cet acte. Elle entreprend alors d'écrire l'histoire des trois protagonistes, leur rencontre, les prémices du jeu, son déroulement jusqu'à l'irruption de la violence.

Ada (quatorze ans) et Alev (dix-huit ans) sont nés pendant la guerre du Golfe ; ils étaient enfants pendant la guerre des Balkans et au moment du 11 Sep tembre. Les images du conflit en Irak ainsi que celles de l'attaque terroriste de Madrid ont accompagné leur adolescence. Cantonnés dans leur monde de confort, leurs parents ignorent tout de ce qui se passe dans l'esprit de leurs enfants – terrain d'exploration de la romancière. Leur attirance pour les jeux de rôle, les drogues, une musique apocalyptique et des comportements maléfiques, d'où vient-elle ?

Ada, enfant autoproclamé du nihilisme, se désigne elle-même comme un "prototype" incarnant l'air du temps, une "fille sans qualités", sans identité, et qui ne cherche qu'à se comporter avec la plus grande efficacité possible.

Ce roman ambitieux et parfaitement maîtrisé sur la détresse d'une certaine jeunesse a immédiatement propulsé son auteur sur le devant de la scène littéraire allemande.

"LETTRES ALLEMANDES"

série dirigée par Martina Wachendorff

JULI ZEH

Juli Zeh est née en 1974 à Bonn. Sa formation juridique (elle est avocate de droit international) l'a amenée à séjourner aux Etats-Unis mais aussi dans de nombreux pays d'Europe centrale et balkanique tels que la Pologne, la Croatie et la Bosnie. En 2001, elle signe avec L'Aigle et l'Ange (Belfond, 2004 ; 10 /18, 2007) son premier roman, traduit depuis en plus de vingt langues. A ce jour, Juli Zeh compte sept ouvrages à son actif. Plusieurs distinctions ont couronné son oeuvre d'essayiste et de romancière. En mars 2006, l'adaptation scénique de La Fille sans qualités donnée à Hambourg a été unanimement saluée. Juli Zeh vit actuellement entre Leipzig et la Pologne, où elle enseigne la littérature.

DU MÊME AUTEUR

L'AIGLE ET L'ANGE, Belfond, 2004 ; 10/18, 2007.

Titre original :

Spieltrieb

© Schöffling & Co. Verlagsbuchhandlung GmbH
Francfort-sur-le-Main, 2004

© ACTES SUD, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00323-4

Juli Zeh

LA FILLE SANS QUALITÉS

roman traduit de l'allemand
par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus

ACTES SUD

pour David

Summum ius, summa iniuria.

*Préambule. Si tout cela n'est qu'un jeu,
nous sommes perdus*

ET SI les arrière-petits-enfants des nihilistes avaient déménagé depuis belle lurette, quittant la boutique de bondieuseries empoussiérées qui nous tient lieu de conception du monde ? S'ils avaient abandonné les entrepôts à moitié vides où sont stockés les articles valables et valides, utiles et nécessaires, justes et justifiés pour retourner vivre à l'état sauvage, dans cette jungle où nous ne pouvons plus les voir, encore bien moins les atteindre ? Et si la Bible, la Constitution et le Code pénal n'avaient jamais été davantage à leurs yeux qu'un mode d'emploi, un ensemble de règles pour jeu de société ? Si la politique, l'amour et l'économie n'étaient pour eux qu'une compétition ? Si le "Bien" n'était qu'efficacité maximale à enjeu minimal, le "Mal" en revanche simple résultat non optimal ? Si leurs motivations nous échappaient parce qu'elles n'existent pas ?

D'où nous viendrait alors le droit de juger, de condamner et surtout – de condamner qui ? Le perdant de ce jeu, le gagnant ? Le juge devrait se faire arbitre. Toute tentative de recourir à des acquis et de traduire le droit en termes de justice rendrait ce juge coupable de l'ultime péché mortel qui subsiste encore : l'hypocrisie.

Voilà ce que j'ai mis dans les attendus d'un de mes jugements. Déposé au greffe, il a été transmis en bonne et due forme aux parties en présence. Les vacances judiciaires vont me servir à remettre de l'ordre dans mes idées. Je vais en profiter pour consigner les faits, non sous la forme abrégée que requiert un jugement mais exactement comme ils ont dû se passer dans la réalité.

Mais si je prends la décision de parler d'événements auxquels je n'ai pas pris part, dont je connais à peine les protagonistes et dont je n'ai eu vent que pour des raisons professionnelles, alors une question s'impose : qui est censé relater cette histoire ? Le "je" du narrateur, l'esprit du monde, la justice, ce "nous" multiple

né de l'imagination de l'auteur et des personnages qu'il crée, et qui s'approche le plus de la réalité narrative ? Rien de tout cela ne me convient. Ce serait tout aussi artificiel que de vouloir répondre à tout prix à une question dont la réponse n'existe tout simplement pas. En effet, qui est ce "je" ? Ce "nous" ? C'est un problème qui préoccupe l'humanité depuis des milliers d'années. Si un ordinateur s'avisait de vouloir le résoudre, il se verrait contraint de poser une équation tendant vers l'infini. Qui es-tu ? Pour lui, cette question signifie : combien as-tu en ce moment précis d'applications ouvertes ? S'il répondait par un nombre x , le processus qui permet de déterminer ce résultat y ajouterait une nouvelle phase et la réponse serait alors $x + 1$; donc, le résultat annoncé serait faux. S'il s'en rendait compte et tentait de se corriger en disant $x + 1$, la somme finale s'élèverait déjà à $x + 2$ et ainsi de suite jusqu'à ce que l'ordinateur finisse par décrocher, s'écraser au sol en se fracassant sur la piste en forme de signe infini : incapable de dire qui il est. A la différence de la machine, l'homme est capable d'inconséquence, il a le don d'esquiver une difficulté quand il pressent d'instinct qu'il lui faudrait s'attaquer à l'infini. Alors que l'ordinateur décroche, l'homme se contente de hocher la tête, de rire ou de pleurer avant de poursuivre tranquillement son chemin. Encore un de ces problèmes qui trouve dans l'oubli une solution idéale. Qui suis-je – cette question restera donc en suspens. En vous remerciant... pour votre compréhension et en vous présentant toutes mes excuses pour les éventuels désagréments qui pourraient en résulter.

Au moins la météo est conforme à ce qu'on peut en attendre. Il ne fait ni trop chaud ni trop froid pour la saison, ce qui en plein mois d'août dans cette ville revient à dire : la chaleur est accablante, l'atmosphère moite. Le Rhin roule ses flots de petit père débonnaire, exsudant des humeurs fluviales qui s'accumulent dans la baie entre Cologne et Bonn ; après réduction à la cuisson, il ne reste bientôt qu'une purée compacte qui pèse sur les maisons, les voitures, les épaules et les idées. Que ne donnerions-nous pour la plus légère brise, un souffle frais venu du nord qui remonterait le cours du Rhin, apportant un peu de soulagement, le souvenir de la mer ! Mais rien ne viendra. Cette purée vaporeuse remplit les poumons et les cervelles, un peu comme du sable humide. La fraîcheur n'arrivera qu'avec les premières bruines, un jour de septembre, quand il me faudra retourner au palais pour tenter de voir si après cette dernière sentence d'autres sont encore possibles.

Mon bureau, situé au premier étage, donne directement sur la rue. En trente minutes, je pourrais facilement atteindre à pied

la promenade le long du Rhin où je pourrais mettre à l'épreuve mon infériorité de piéton face aux cyclistes, joggers, skaters et autres propriétaires de chiens. En levant les yeux, je pourrais voir les ambassades abandonnées, et leurs fenêtres vides qui regardent par-dessus le fleuve. Je pourrais visiter la villa Kahn, copie frivole d'un château français, ou encore faire le tour d'un de ces nombreux internats de Bonn dont le terrain, rempli de villas avec parc érigées sous l'Empire, descend presque jusqu'au bord du Rhin. Tous les jours, je pourrais sans peine aller me promener dans ces endroits où il n'y aurait rien à voir. Au lieu de cela, je regarde par la fenêtre.

La maison est séparée de la rue par un jardin spacieux dont la grille en fer forgé est entièrement masquée par les rhododendrons tendant leurs feuilles charnues à travers les barreaux, longs doigts de prisonniers qui tentent d'apitoyer le passant en le saisissant par l'épaule. Au-delà des pointes de la grille, je peux voir la chaussée et je reste là, attendant je ne sais quoi : que quelque chose sorte du rang, glisse sur le côté, fasse un demi-tour sur soi-même pour se retrouver dans le sens inverse de la circulation. Un gros camion par exemple qui donnerait un coup de frein brutal avant de s'arrêter, le corps entier barrant la chaussée, une roue sur le trottoir, juste devant un lampadaire comme pour lever la patte, tandis que de sombres nuées de piétons viendraient s'agglutiner comme des mouches devant son museau. Et on verrait encore autre chose sur la chaussée, une masse inerte, informe, un tas de vieux vêtements peut-être qui n'avaient plus trouvé place dans le conteneur à chiffons. Même sans y regarder de plus près, je saurais ce que c'est. Les hurlements de la sirène des pompiers qui se rapprochent donneraient à l'incident une dimension technique. Un gyrophare bleu tournerait pour rapiécer à petits points rapides ce trou béant dans l'ordre des choses, creusé par la mort inopinée d'un de nos semblables, un trou sur lequel se pencherait la foule des badauds accourue pour jeter un regard d'effroi dans le chaos qu'il révèle. On ferait reculer la foule. On refermerait le hayon de l'ambulance. Après un temps d'arrêt, un gémissement, la journée pourrait reprendre son cours. Un être humain serait porté manquant, à jamais. Peut-être l'un de mes accusés. Peut-être mon témoin. L'un de mes trois accusés presque acquittés. Mais je suis bien sûre qu'aucun d'entre eux ne séjourne dans cette ville, ni même dans la région. Dans l'intervalle des sessions, on aime bien faire une petite excursion.

Le parquet a fait appel. Mon jugement va remonter jusqu'aux instances supérieures. Ce cas est susceptible d'aller jusqu'au Tribunal constitutionnel. C'est une invitation à prendre officiellement

connaissance du naufrage du droit, parce que la dignité humaine l'exige. Nous autres juristes avons coutume de dire qu'au-dessus du Tribunal constitutionnel il n'y a plus que le bleu du ciel.

Le bleu du ciel n'est plus que la couleur du couvercle en carton d'une boîte de jeux. Si tout cela n'est qu'un jeu, nous sommes perdus. Sinon – c'est pire.

*Princesses et marionnettes :
de la possibilité
de forcer le respect en quelques mots*

ADA était une jeune fille, pas très belle. Au moment où la lumière de ce récit se pose sur elle, elle était âgée de quatorze ans, blonde, de constitution robuste. Sa bouche était large, ses poignets solides. Sur son nez s'étendait un tapis troué de taches de rousseur qui, sous un éclairage adapté, était capable de vous faire avaler quelques bons petits mensonges de cueillettes de fleurs sauvages et de jeux d'enfants dans l'herbe haute. Ada paraissait plus âgée qu'elle ne l'était en réalité. Sa poitrine était déjà bien développée.

A l'été 2002, elle entra en classe de seconde au lycée Ernst-Bloch de Bonn après avoir dû quitter, pour une raison qui sera révélée bientôt dans le cadre d'un retour en arrière musical, son ancien établissement. Dans ce lycée, elle passa d'abord relativement inaperçue.

A partir de la cinquième, toutes les classes étaient remplies de jeunes filles d'une douceur soyeuse et veloutée dont la naissance s'était accompagnée d'une petite musique qui allait crescendo, comme la musique d'ouverture du système d'exploitation Windows. Princesses modèles réduits à la naissance, elles parvenaient dès les premières années du collège au stade de perfection de la jeune pouliche ; elles continuaient ensuite à grandir avec la même régularité jusqu'à devenir les femmes qu'elles allaient être un jour. Leur développement s'accomplissait dans la plus parfaite routine, sans le moindre accroc, comme si elles avaient eu bien souvent l'occasion de résoudre tous ces problèmes liés à l'adolescence. Ces professionnelles de la puberté différaient au premier coup d'œil des dilettantes : leurs cheveux descendaient jusqu'aux épaules en une coiffure soignée, comme chez les femmes adultes ; comme elles, elles portaient des pantalons taille basse, des ceintures larges et de petits chemisiers avec une même nonchalance bien tempérée ; leur peau bien lisse et leurs

moues enfantines devenaient peau et bouche de jeune fille sans que points noirs, sueurs brutales ou caprices de l'adolescence viennent jamais altérer leur harmonieuse apparence. L'aura de raffinement prétentieux qui les nimait résistait à la fois aux averses occasionnelles et à l'humidité des chaleurs estivales. Tout mettait les princesses en valeur, cheveux mouillés ou nez rouge, et même la poussière qui à chaque saut dans le vieux bac à sable pendant les cours de sport se déposait sur les corps.

Habitué à tout recevoir pour rien, ces jeunes biches n'avaient aucune ambition. Des condisciples masculins leur faisaient la cour, même ceux qui auraient mieux fait de trouver une petite amie moins dépourvue de vie intérieure. Certaines pratiquaient un sport facile ou lisaient des livres faciles. En classe, elles obtenaient des notes moyennes : quand on leur demandait quelle était leur matière favorite, elles répondaient l'allemand ou encore les arts plastiques et la biologie mais sans pouvoir expliquer pourquoi. Les années de lycée constituaient le zénith de leur vie. Elles étaient à l'apogée de leur rayonnement, au faite de leur gloire et baignaient au quotidien dans une sorte de bien-être insipide, autant dire de bonheur. Après le bac, leur vie redescendrait en pente douce. Fort heureusement, elles se moquaient totalement du cycle d'évolution de leur histoire personnelle. Peut-être par pressentiment. Et c'est aussi de là peut-être que venait cette vague mélancolie qui conférait à leurs mouvements une certaine indolence, à cette indolence un côté tragique et à ce tragique une grâce toute particulière.

Cette description récapitule les caractéristiques dont Ada était dépourvue. Elle était tout le contraire d'une princesse, si tant est que les princesses aient un contraire. Depuis l'époque où Ada, alors âgée de douze ans, avait découvert toute seule que la quête du sens n'était qu'un sous-produit de la capacité de penser, elle passait pour une surdouée à l'éducation difficile. Le jour où, dans sa nouvelle classe, l'enseignant lui demanda de se présenter aux autres, elle se contenta de décliner son prénom, c'est tout. Il la pria alors de bien vouloir ajouter quelques mots personnels, d'exprimer quelque chose en quoi elle croyait, et fut décontenancé par son rire.

Elle finit par dire qu'elle considérait ce changement d'école comme une chance pour elle et qu'elle s'était réjouie à l'idée de venir au lycée Ernst-Bloch. A l'époque, ses parents ne lui avaient pas permis de fréquenter cet établissement privé très cher.

Elle prononçait volontairement "à l'époque" comme s'il s'agissait d'une période très, très lointaine.

Une princesse à petites bouclettes lui demanda alors :

— Qu'y a-t-il de spécial à Ernst-Bloch ?

— Il me semblait que c'était l'endroit idéal pour des gens vraiment intelligents, vraiment foutus, vraiment catégoriques.

Une partie de la classe acquiesça en hurlant, l'autre resta bouche bée. Les princesses se penchèrent légèrement en arrière, de leurs deux mains elles ramenèrent leurs longs cheveux d'un geste ample pour les rejeter derrière le dossier de leurs chaises. Et c'était vrai : Ada s'était réjouie à l'idée de venir à Ernst-Bloch. Cette école, qui faisait partie du privé, accordait même à ces créatures perdues, qui s'obstinaient à ne pas vouloir participer à cette tranquille petite excursion baptisée "enfance heureuse", une ultime chance de décrocher leur bac. A condition bien sûr que les parents en aient les moyens.

"Il me semblait que." Pour le reste de l'année 2002, Ada ne prit plus guère la parole. Elle ne participait jamais aux cours. Quand on l'interrogeait, ses phrases ne commençaient jamais par des formules du genre "à mon avis" ou bien "je crois que". C'était plutôt : "Quelle connerie" ou bien "il n'y a qu'une seule façon de lire ce passage" ou encore "c'est sans intérêt de savoir qui savait quoi et ce qu'il savait exactement".

Elle parlait sur le même ton, même pour s'adresser à Höfi. Höfi s'était fait une réputation de buveur de sang qui flaire la bêtise à cent mètres à la ronde, même par vent contraire, et qui la traque sans pitié. Par misanthropie, il avait renoncé à une carrière administrative, lui préférant une carrière dans l'enseignement. Son degré de sympathie était proportionnel au quotient intellectuel de son vis-à-vis. Comme tous les fragments rocheux qui dérivent en orbite libre à travers l'univers, il était pourvu, lui aussi, d'un noyau chaud et liquide mais qu'il savait protéger avec tous les moyens mis à sa disposition par la raison. Höfi soutenait une idée au demeurant empirique : même la crème fraîche finit par prendre pourvu qu'on la batte le temps nécessaire. Les princesses le détestaient. Chaque fois qu'il les regardait, une grimace ironique déformait sa lèvre inférieure.

Depuis le début de cette nouvelle année scolaire, son regard nonchalant qui passait aux rayons X la classe de troisième B avait découvert à chacun de ses cours d'histoire une tête nouvelle déposée dans ce nid agité de petits oiseaux chamarrés par quelque coucou farceur. Un jour de septembre, alors que tombait une pluie fine, Höfi vint planter son physique de Quasimodo devant Ada qui était assise tout à l'extrémité d'un angle droit formé par des tables disposées en U ; il attrapa un stylo à encre qu'il pointa vers elle à la manière d'un couteau, en visant le bout du nez.

Il lui signala ensuite qu'il appréciait certes les avis tranchés mais qu'il existait en toute chose au moins deux perspectives possibles dont aucune ne pouvait prétendre à la vérité absolue. Il ajouta qu'elle pouvait maintenant se servir de ce stylo pour se graver ça dans sa petite tête et qu'elle ne devait plus la ramener avant d'avoir bien enregistré tout ça. Fin du message.

Ada lui prit le stylo des mains et le reposa exactement à l'endroit où il était auparavant, entre le livre et le cahier. Ce faisant, elle regardait fixement Höfi, pas droit dans les yeux mais en fixant un endroit précis de son front qui, après perforation par une balle de revolver, promettait une mort immédiate et certaine.

— Vous êtes marié ?

— Oui, bien sûr, lui répondit Höfi tandis qu'un silence absolu se faisait dans la salle.

— Vous aimez votre épouse ?

— Evidemment. Et profondément encore.

— Avez-vous jamais songé que vous auriez tout aussi bien pu haïr cette femme ?

— Non.

Ada baissa les yeux qui passèrent du front de Höfi jusqu'aux bouts de ses propres doigts cicatrisés. Pendant les cours, elle tuait le temps en séparant de la chair la peau entourant ses ongles et en l'arrachant par bandes étroites jusqu'au milieu des doigts.

— Si c'est le cas, dit-elle à voix basse, alors arrêtez vos conneries avec vos deux perspectives possibles pour toute chose.

Höfi ouvrit la bouche, puis la referma. Il acquiesça de la tête comme s'il venait d'obtenir une information relativement secondaire, mais indispensable et qu'il attendait depuis bien longtemps ; puis il poursuivit son cours. Vingt-quatre heures plus tard, la totalité des sept cent quarante-deux élèves du lycée Ernst-Bloch savait que l'un d'entre eux avait eu le dernier mot avec Höfi. On raconta que pour la première fois de sa longue carrière de professeur d'histoire tyrannique Höfi avait flairé un adversaire à sa taille.

Ada savait lire et écrire depuis l'âge de quatre ans ; elle avait appris toute seule à l'aide d'un poster de lettres et d'images. A l'âge de cinq ans, les doigts de sa main droite atteignaient sans problème son oreille gauche quand Ada passait le bras droit par-dessus la tête. Pour cette raison elle fut mise à l'école avant l'heure, remplissant pour toujours la fonction de la plus jeune. Au cours élémentaire, un garçon avait exprimé l'avis qu'une miniature comme Ada ne pouvait être chef de bande ce qui lui avait valu une légère contusion rénale à la suite d'un coup de botte. Ada était montée sur son sac en cuir pour arriver à lui porter un coup au niveau du dos. Elle passa tous les matins des semaines

qui suivirent dans une pièce vitrée jouxtant la salle de classe où elle résolvait en quelques minutes les devoirs donnés à chaque cours pour dessiner ensuite, avec des couleurs aussi pâles que nombreuses, des poissons des mers profondes, nageant dans l'eau noire, à plusieurs milliers de mètres en dessous de la surface.

Ernst-Bloch offrait à tant de redoublants des cours et une ultime chance qu'Ada aurait dû se rendre chez les moyens pour pouvoir discuter avec des enfants de son âge. Mais comme même les élèves des classes supérieures lui semblaient puérils, elle n'en éprouvait nul besoin. Si c'était pour ne pas trouver d'amis, elle pouvait tout aussi bien rester dans sa propre classe.

Elle passait les récréations dans la cour des fumeurs où elle restait debout, à rouler des cigarettes d'une qualité artisanale parfaite. Elle se tenait tout près d'un groupe bien précis d'élèves originaires de différentes classes, toujours le même, s'écartait chaque fois d'un demi-pas du cercle qu'ils formaient, prenait grand soin d'échapper aux regards du personnel de surveillance en s'abritant derrière une rangée de doudounes bien rembourrées, et écoutait les conversations. Chaque fois qu'elle tirait sur sa cigarette, elle lorgnait en baissant les paupières la braise qui dévorait le papier. La plupart du temps, elle portait avec son jean délavé, dont les franges par-delà les chevilles traînaient sur le trottoir, une veste du même tissu mais d'une nuance plus sombre ce qui confinait à la faute de goût. Sa tête et ses seins, un peu trop formés pour un corps robuste mais pas très grand, sans oublier le fait qu'elle ne parlait que rarement, lui avaient valu le sobriquet de Marionnette. Peu de gens connaissaient son vrai nom mais tous savaient qu'elle avait réussi à remettre Höfi à sa place en quelques mots. On la laissait tranquille. Il lui arrivait de se mêler un peu brutalement à la conversation. Quelle importance qu'Amélie ait voulu ça ou autre chose. Si vraiment quelqu'un avait besoin de la remise à vélos pour organiser une fête, il pourrait l'avoir sans problème. Evidemment que Schröder va être réélu.

Celle-là, elle se fout de tout. Il n'y avait pas plus bref pour définir la personnalité de la nouvelle. La formule n'était pas exempte d'estime mais exprimait peu de sympathie. On n'était pas au clair avec elle. Les princesses de tous les niveaux scolaires se tenaient à bonne distance et manœuvraient dans la cour jusqu'à ce qu'elles finissent par ne plus l'avoir dans leur dos. Tout comme dans son ancien établissement, Ada se retrouva entourée d'un tas de gens qui ne l'intéressaient pas le moins du monde et elle sentait parfaitement que rien n'avait changé. C'était idiot d'avoir espéré autre chose.

*Penser, c'est transgresser.
Ernst-Bloch et le "principe espérance"*

PEU APRÈS les nouveaux débuts d'Ada, le lycée Ernst-Bloch célébra le centenaire de sa fondation. Près de mille personnes se rassemblèrent sous les hautes voûtes de l'amphithéâtre : élèves, enseignants, personnel de service, autorités de tutelle, anciens et membres du comité de soutien. A travers la rosace qui dominait le portail d'entrée, la lumière tombait en diagonale entre les murs de cette cathédrale, déposant des taches aux reflets multicolores sur les dos et les épaules de cette assemblée qu'elle nimbaît d'un halo de recueillement eucharistique. Assis les uns à côté des autres, les membres de la communauté toussotaient comme pendant une cérémonie religieuse. Le parrain de l'école avait dit un jour : La différence entre un original et un faux, c'est que le faux fait plus vrai.

Quelques élèves du collège jouèrent un quatuor à cordes, le chœur de l'école interpréta un chant d'anniversaire sur un rythme de jazz très enlevé, deux élèves de terminale jouèrent Beckett en improvisant librement. Puis le dernier arrivé parmi les enseignants eut l'insigne honneur de se voir contraint de prononcer le discours solennel. Grand, élancé, il s'avança vers le podium, tout de noir vêtu dans son superbe costume d'apparat : un premier communiant. Il rentra légèrement sa tête dans les épaules pour ne pas paraître aussi gigantesque, adressa un sourire aux élèves qui, encerclés d'enseignants, avaient pris place sur les bancs du centre, moutons entourés de chiens de berger, et de ses deux mains il écarta les cheveux qui tombaient sur son visage.

Ada était assise dans les premiers rangs, ceux dont personne ne veut et que des retardataires et autres marginaux viennent occuper en dernier ; elle ne chuchotait avec personne et avait rejeté la tête en arrière pour voir l'orateur tout en haut sur le podium. Elle reconnut en lui une des premières personnes qu'elle

avait rencontrées dans les couloirs du lycée. Avant même les grandes vacances, juste après son premier entretien dans le bureau du directeur, elle l'avait croisé alors qu'il traversait en compagnie de Höfi le pont en plexiglas reliant l'ancien et le nouveau bâtiment, dans la langue des élèves le "tunnel aérien". Sa mère avait essayé de plaisanter avec lui et Ada en avait eu honte. Elle se souvenait de la manière dont il s'était présenté : Smutek, allemand et sport. Il parlait avec un léger accent dont elle n'avait pu deviner l'origine.

Son discours, écrit en hexamètres, condensait cent ans d'histoire de l'école en vingt minutes. Les rejetons de la famille fondatrice, petits-enfants et arrière-petits-enfants du vieux Wolfram Gründer, avaient pris place au premier rang et portaient sur leurs visages un sourire de fierté parentale. Ils descendaient d'une dynastie d'industriels qui avait amassé dans le sucre une fortune suffisante pour que le vieux Wolfram ait pu réaliser en 1902 un de ses rêves d'enfant en fondant une école qu'il aurait bien aimé fréquenter lui-même. Smutek exprima sa reconnaissance à ce patriarche depuis longtemps disparu, et appela ses descendants "les p'tites sucettes", parce que ça faisait le nombre de pieds nécessaires, ce qui lui valut les rires soutenus des rangées du fond.

Quelques anciens élèves ayant contribué à une gloire douteuse durant la période nazie, le lycée Gründer fut rebaptisé quelques années après la Seconde Guerre. On rapporte que le nouveau parrain avait été personnellement présent lors des cérémonies placées sous le signe : "Penser, c'est transgresser", toutefois cette présence n'était nullement attestée. Ernst-Bloch fut reconnu par l'Etat, mais resta sous tutelle privée. La dynastie Gründer s'était ainsi succédé sans interruption jusqu'à nos jours. L'arrière-petit-fils actuellement en exercice était un enfant venu sur le tard, âgé de quarante-six ans seulement, et qui, de l'avis de la plupart des participants, était bien trop jeune pour pouvoir prendre la moindre décision. Depuis son entrée en fonction, on parlait avec une mélancolie nostalgique de la "période fondatrice" comme d'une époque depuis longtemps révolue.

Les strophes suivantes étaient dédiées à Singtaal, le directeur sur le départ. Smutek, comme de nombreux enseignants encore jeunes, lui devait son poste actuel. Il parla avec amour et respect des gigantesques voiles qui lui tenaient lieu d'oreilles et lui donnaient toujours l'air de planer au-dessus des choses. Quelques élèves parmi les plus âgés se mirent spontanément à applaudir à tout rompre, Singtaal sourit avec émotion, côté ouest de l'amphithéâtre le camp du nouveau directeur se taisait obstinément. Ce nouveau directeur s'appelait Teuter, c'était un ami d'enfance

du jeune descendant ; petit comme un jockey, il était doté de la voix de Kermit la grenouille. Depuis son élection au poste de directeur, les fossés s'étaient creusés dans la salle des professeurs. Teuter pouvait compter sur un groupe de pédagogues qui trouvait Singaal très gentil, mais estimaient qu'il était trop mou pour diriger un établissement. Il suffisait d'ouvrir les journaux pour apprendre que dans les écoles allemandes sévissaient vols, racket, viols et tortures. Les amis de Teuter voulaient s'opposer aux traces d'usure que présente le rempart séparant le comportement quotidien de la criminalité. Prendre un élève au sérieux voulait aussi dire ne pas croire aveuglément à l'innocence de l'enfant. Les relations entre les hommes exigeaient un cadre normatif, c'était un fait – ce n'était peut-être pas agréable à entendre mais c'était la vérité, et personne, surtout pas des gens comme Smutek ou Singaal, n'y changerait quoi que ce soit. Dès qu'elle l'avait vu, Ada avait compris qu'elle ne pourrait pas supporter le nouveau directeur. Il ressemblait à quelqu'un qui hait le monde pour pouvoir s'aimer soi-même, et pour Ada une grande haine, tout comme un grand amour, était signe de bêtise.

L'un revenant du pupitre, l'autre s'y rendant, les deux hommes se croisèrent et se serrèrent la main. A cette occasion l'épingle à cravate de Smutek se trouva placée au niveau des yeux de Teuter : un petit bout de ferraille dorée portant la devise et l'emblème de l'école. Penser, c'est transgresser.

Le temps de la transgression, selon les mots de Teuter sur le podium, était d'une certaine façon passé à présent. Tout homme intelligent devait évidemment sans cesse sonder à nouveau les limites de sa capacité de compréhension et si possible les dépasser. Voilà le mot "surpasser", dogme souhaitable dans une société de la performance. Mais à l'intérieur d'un Etat libéral et respectueux de l'homme la notion de transgression prend un sens différent. Pour tout dire, un sens négatif. Heureusement ! Car y a-t-il rien de plus beau que de vivre dans un Etat que l'on est en droit d'aimer et de respecter, au lieu d'être obligé de le combattre ? Tant que les règles sont souhaitables, leur transgression ne l'est pas. C'est pourquoi lui, Teuter, préférait le terme de "progresser" qui était, selon lui, l'adaptation au goût du jour de la notion de "transgression". Penser, c'est progresser. A ne pas confondre avec "protester".

— Bien sûr, penser signifie aussi protester, lança-t-il, debout derrière son pupitre, mais làààà, pas pendant les cours !

Rires dans l'aile ouest de l'amphithéâtre.

La mère d'Ada avait ri elle aussi quand, lors de l'entretien de présentation, Teuter avait conclu le même exposé avec la même

blague insipide. Spirituel ! avait-elle lancé, oui vraiment, spirituel ! Et en plus Ada avait été incapable de lui en vouloir. Comme clouée au pilori, sa mère était assise sur le siège visiteur à côté du bureau de Teuter, tout en lissant toutes les deux minutes ses cheveux teints en noir coiffés à la Cléopâtre. Au bout de sa jambe croisée, son pied droit nageait dans l'air, tressaillant au rythme des battements rapides de son cœur. Ada savait qu'elle aurait préféré pleurer plutôt que rire – pleurer de soulagement parce que Teuter traitait les crimes de sa fille avec la froideur clinique d'un homme habitué à pire. La voix de grenouille avait passé des gants de latex pour implanter le délit commis par Ada dans un contexte socio-abstrait où il était en de bonnes mains, où il avait presque un sens et où surtout il ne se reproduirait pas. Avec l'optimisme professionnel d'un médecin, Teuter parlait du merveilleux système démocratique dans lequel ils vivaient tous et auquel il convenait d'acclimater les jeunes gens comme on acclimate les animaux aux conditions d'une petite réserve naturelle bien confortable. Les raisons qui avaient pu conduire ces derniers temps les hôtes de la réserve à commettre des exactions contre leurs gardiens ou leurs semblables échappaient à Teuter, il n'avait d'ailleurs pas envie de s'y attarder tant que son propre établissement serait épargné par ces horreurs. Singaal, qui avant les grandes vacances était encore officiellement en fonction, avait assisté à l'entretien avec un sourire plein de bonté et avait demandé à Ada quelles étaient ses matières préférées. Sa mère ne cessait de chercher le regard de Teuter qui, pour ce qu'elle avait compris, était l'homme de demain. Quand il se mit à tester les connaissances scolaires d'Ada et que, tout en ne cessant de fixer d'un œil vitreux un point situé entre ses sourcils, elle lui répondit d'une voix lente comme si elle s'adressait à un débile mental, sa mère lui aurait bien donné un coup dans les tibias avec le talon de sa chaussure, si le bureau de Singaal, qui datait du temps de la fondation de l'établissement, n'avait depuis longtemps cédé la place à une nouvelle construction de verre et d'acier n'offrant aucune protection visuelle. Elle se contenta de baisser les yeux, vers le sol où les fils de l'ordinateur s'enroulaient sous le bureau comme autant de serpents dans leur nid.

Avec une indifférence totale dans la voix, Ada répondait à chacune des questions, sans se permettre la moindre erreur. Chaque nouvelle réponse accroissait la mauvaise humeur de Teuter. Il était fier de sa culture générale et fit taire d'un geste impérieux la mère d'Ada qui objecta, en matière d'excuses, qu'Ada avait toujours été la meilleure dans toutes les matières. Singaal avait l'air soucieux. Il fallut attendre que Teuter, laissant les questions scientifiques et littéraires, passe à l'enseignement de la religion et qu'Ada

signale que, n'ayant jamais lu la Bible, elle n'était pas en mesure de fournir une interprétation pertinente des rapports existant entre David et Goliath et les conflits internationaux actuels, pour que le soulagement soit général. Sa mère savait qu'Ada était plongée, depuis son enfance, dans la lecture de tous les ouvrages disponibles dans leur foyer commun. Il existait trois grands rayonnages appartenant à trois personnes différentes : le premier au père d'Ada, décédé, le second au beau-père qui avait quitté la famille deux ans plus tôt, le troisième à sa mère justement. La Bible se trouvait sur le premier rayonnage, en bas, à droite. Ada l'avait lue tout autant que le reste.

Teuter mit fin à l'entretien avec un exposé plein de mansuétude sur le caractère toujours essentiel de la Bible comme fonds culturel européen, sur son importance pour tout discours philosophique, voire tout discours athée qui ne pouvait jamais que s'établir sur la négation de la fonction divine, échangea ensuite un bref regard avec Singtaal et dit à Ada qu'elle était la bienvenue à Ernst-Bloch. En conclusion, il affirma que "le principe espérance" s'appliquait dans cette école bien plus qu'en aucun autre lieu.

Dans le tunnel aérien, ils avaient croisé Smutek et Höfi. Le premier portait un short, des chaussures de sport et un fin trait blanc laissé par la transpiration au-dessus de sa lèvre supérieure, le second marchait courbé, les mains croisées dans le dos et disparaissait pratiquement dans son costume en velours côtelé vert olive. A la question de Smutek, "nouvelle élève ?", la mère d'Ada avait levé les yeux au ciel avec coquetterie : Allons, cher monsieur, j'ai tout de même passé l'âge. Un rire contraint s'en était suivi, ils s'étaient serré la main, Smutek, allemand et éducation sportive, et avaient poursuivi leurs chemins respectifs.

— Mais lààà, le principe espérance, poursuivit Teuter derrière son micro, continue de s'appliquer comme il y a cent ans, dans cette école bien plus qu'en aucun autre lieu.

Un flot d'applaudissements le porta jusqu'à sa place, à la manière d'un bateau que la marée ramène au port. Comme il était assis juste devant Ada, leurs regards se croisèrent involontairement. Le soir même, Ada inscrivit une de ses rares réflexions dans son journal intitulé *A Selma* :

"Aucun philosophe n'écrirait un gros livre s'il savait d'avance comment on va le citer plus tard. Quand on a interdit à l'homme de connaître l'avenir, on ne voulait que son bien. Mais puisque mon regard transperce le présent pour voir le lendemain comme à travers une moustiquaire très serrée, je ne ferai, ma vie durant, rien d'important."